

ISABELLE GRÉGOIRE

FILLE DE FER



LE MOT ET LE RESTE

ISABELLE GRÉGOIRE

FILLE DE FER

LE MOT ET LE RESTE

2022

Pour Francis, Julien et Malika.
À la mémoire de mon oncle Jacques, chef de gare.

« Partir pour un nomade, ce n'est jamais fuir,
c'est plutôt rester en quête. »
Jean Désy, *Esprit du nord*, 2010

LA BÊTE

Ma nuit a été trop courte, et les trois cafés n'y changent rien. La neige qui éclate dans les essuie-glaces de mon train m'hypnotise. Mes phares sont braqués sur la tempête, le vent, le blanc, le néant. La voie ferrée s'est effacée. Le cri strident de l'alarme anti-sommeil me rappelle à l'ordre. Une chance, elle est là ! Ça doit faire dix fois depuis le départ, à deux heures du matin, qu'elle me prend en flagrant délit d'endormissement. Je me redresse d'un coup sur mon siège. Je reprends les commandes. L'alarme se tait aussitôt. J'entrouvre ma fenêtre, l'air glacé est un électrochoc.

William doit avoir laissé ses cigarettes, il les oublie toujours. Pas besoin de fouiller longtemps, le paquet est devant mes yeux, au-dessus de l'écran de contrôle, le briquet coincé à l'intérieur. *Thanks Will!* Je souris à l'avertissement « Le tabagisme peut vous rendre impuissant » et à la photo de cigarette molle... jamais vu cet effet-là sur lui. Mais bon, la dernière fois, je lui ai demandé de quitter ma chambre avant qu'il se passe quoi que ce soit.

Je l'allume et aspire profondément la bouffée. Que c'est bon ! Au diable les curés de la santé publique ! Je me sens déjà plus réveillée. On dirait que mes yeux piquent moins et que mes paupières d'une tonne retrouvent leur poids normal. Mes idées noires, par contre, ne s'envolent pas avec la fumée.

Quand le régulateur m'a téléphoné à une heure pour prendre mon service, j'aurais voulu ne jamais avoir décroché. OK, je sais, c'est ça, ma vie : être sur appel, devoir aller au travail à n'importe quelle heure. Et j'aime ça. Mais cette nuit, je ne suis pas toute là. Impression que la tempête traverse le pare-brise pour me jouer dans la tête. La veillée a été dure. Pénible coup de fil de Mark, mon ex, que je n'ai pas eu le courage d'interrompre. Encore cette maudite culpabilité de l'avoir laissé, incapable de m'en débarrasser. Et pourtant ! À l'âge que tu avais, trente-quatre ans, il était temps de foutre le camp, ma fille.

Mark. Ses pleurs, sa rage résonnent dans mes oreilles. Je mets mes écouteurs pour ne plus les entendre. Ma musique d'avant lui. Eminem, « Lose Yourself ». Je chantais ça à tue-tête au volant de mon camion, je la connais par cœur.

*His palms are sweaty, knees weak, arms are heavy
There's vomit on his sweater already, mom's spaghetti
He's nervous, but on the surface he looks calm and ready
to drop bombs¹*

Mais les mots de Mark s'entêtent à rouler sur ceux d'Eminem. Je me les repasse en boucle en version originale anglaise. C'est comme s'il était à côté, dans ma cabine de conductrice. J'ai beau avoir mis tout le continent entre nous, la distance géographique s'abolit quand je l'entends me supplier de rentrer à Los Angeles : il m'attend toujours, la porte de la trop grande maison où il vit désormais seul m'est ouverte...

1. Ses paumes sont moites, ses genoux tremblent, ses bras sont lourds/Il y a déjà du vomi sur son chandail, les spaghettis de sa maman/Il est nerveux mais en surface il semble calme et prêt à larguer des bombes...

Puis il m'engueule, il me crie dessus. Il alterne sans cesse les menaces et les larmes.

Allez, réveille-toi, Eminem! Plus fort, la musique dans mes écouteurs.

You better lose yourself in the music, the moment

You own it, you better never let it go

You only get one shot, do not miss your chance to blow¹

J'ai pas mal d'heures à rouler, environ quatre, avant d'arriver au camp des travailleurs de la compagnie, au nord du Nord, entre Sept-Îles et Schefferville. Impossible de me reposer. Au moins, la cigarette a chassé le sommeil, pour le moment.

De petits flocons piquants s'engouffrent dans la cabine, serrés comme un troupeau de mouches noires. Je referme la fenêtre. Le chauffage marche à fond. Les flocons dégoulinent sur mon manteau.

Dehors, toujours rien d'autre que du blanc, du blanc, du blanc. Des lames de neige doivent recouvrir la voie, mais les locomotives n'en font qu'une bouchée. D'habitude, je me sens aussi puissante qu'elles, je fais corps avec mon train, peau de fer et moral d'acier. La compagnie minière qui m'engage a décidé il y a des années qu'il n'y aurait plus qu'un seul conducteur à bord, et ça fait mon affaire. J'aime la liberté, la solitude, la grande paix dans ma cabine. Personne pour me déranger ou me donner l'impression que je ne suis pas à ma place. Comme à l'époque où j'étais camionneuse. Mais là, j'avoue que, pour une fois, je ne détesterais pas ça avoir un

1. Tu ferais mieux de te perdre dans la musique, dans le moment/Il est à toi, ne le laisse pas passer/Tu n'as qu'une chance, ne manque pas ton occasion de briller...

collègue à mes côtés. Qu'il me raconte des niaiseries et que j'arrête de ruminer.

Des collègues, il n'y en a pas beaucoup avec qui je passerais du temps. Disons que l'accueil a été plutôt glacial. À part mon amie Carole, la cuisinière du camp, qui sont mes alliés ? William, bien sûr. Il sait me changer les idées. C'est le meilleur conteur. Pas sûre que tout ce qu'il raconte lui soit vraiment arrivé... comme la fois où il aurait traversé la forêt en feu avec le train, et que les vitres bouillaient. Mais il est si drôle ! Par contre, après ce qui s'est passé l'autre fois, ça me surprendrait qu'il ait envie de me raconter quoi que ce soit ce soir. Je finirai sans doute ma journée seule dans ma chambre, pas plus mal, j'ai tellement besoin de dormir.

La météo semble vouloir se mettre de mon côté. La tempête s'est calmée. Ça arrive souvent, sur le chemin de fer : les changements climatiques, on les vit à chaque voyage. Même si on est limités à 65 km/h, le paysage, la météo peuvent se transformer d'un coup. Le ciel le plus serein devient soudain noir comme le cul d'un ours, la pluie vire en grêlons plus gros que des œufs, l'été tourne à l'hiver...

Je coupe court à mes réflexions sur la météo. Mon train vient de s'arrêter. « *Penalty brake.* » Freins d'urgence appliqués. *Fuck!* Je n'avais pas besoin de ça ce soir. Va falloir aller voir les dégâts mais je m'en doute déjà : j'ai dû casser. Les ruptures d'attelage entre deux wagons, ça arrive souvent sur cette ligne pleine de dénivelés. Surtout quand les wagons-tombereaux sont chargés de boulettes de fer : le train pèse alors plus de vingt mille tonnes. J'ai vécu ça, une cassure, quand j'étais apprentie, voilà un an, avec mon formateur. Mais c'est la première fois que ça m'arrive depuis que je conduis seule, et sur un train à vide, en plus.

Pas le temps de traîner. J'attrape mon marteau et ma lampe frontale, j'enfile mes raquettes et saute dans la poudreuse fraîche. C'est quand même bon d'être dehors. Sortir seule, de nuit, pour inspecter mon train, je l'ai déjà fait je ne sais pas combien de fois. Mais ce soir, quelque chose dans l'air m'inquiète, sans raison apparente. Mettons ça sur le compte de la fatigue ajoutée à la chicane avec mon ex.

Mon train s'est arrêté tout près d'un lac gelé dont le nom m'échappe. La lune pleine, énorme, découpe le paysage en noir et blanc, donnant aux épinettes encore debout un air menaçant. Sa lumière crue accentue les ravages du dernier éboulis qui a déraciné des milliers d'arbres et entraîné un torrent de roches, miraculeusement stoppées à l'entrée du tunnel 23, dans lequel je roule quatre fois par semaine. Je respire lentement, à pleins poumons, pour me donner du courage. Je dois « marcher mon train », comme on dit dans le métier : près de 5 kilomètres aller-retour, deux bonnes heures, pour vérifier mes deux cent quarante wagons.

Je marche un moment avant de voir ce qui cloche. C'est ce que je croyais : une main d'attelage s'est rompue. Sans doute durant la montée d'une butte sur le trajet, mais je n'ai rien senti. Il faut que je me rende jusqu'au bout et que je fasse le tour du train pour m'assurer qu'il n'y a pas d'autres ruptures. Je poursuis mon chemin vers l'arrière en frappant chaque wagon avec mon marteau au cas où, pour éloigner les éventuels animaux sauvages. Puis je finis par découvrir que le problème est plus grave que je pensais : des dizaines de wagons ont déraillé, juste à côté d'un lac... *My God!* Qu'est-ce que j'ai fait ?!

Il faut que je retourne à la locomotive, que j'appelle le régulateur avec la radio. Au plus vite ! J'aurais dû le contacter.

Comment ai-je pu oublier cette consigne fondamentale ? On ne doit jamais débarquer du train sans avoir appelé le régulateur de la circulation ferroviaire. Il va me demander à quelle vitesse je roulais, et je n'en ai aucune idée. Est-ce que j'ai dépassé les 65 km/h sans m'en rendre compte ? Je vais perdre ma job c'est sûr ! Je transpire sous ma polaire jusque dans mes mitaines. Je cours aussi vite que mes raquettes me le permettent.

C'est là que je vois l'ombre d'un géant s'étirer sur la falaise où le tunnel 23 a été creusé. Je n'ai pas la réputation d'avoir froid aux yeux mais j'avoue que là, je me fige. Quand on est aussi loin dans le territoire, au cœur de la forêt boréale, on croise rarement âme qui vive, à la noirceur surtout. Et tant d'histoires courent sur le géant dans ce coin de pays que j'ai fini par y croire un peu, moi aussi. Une légende dit qu'il apparaît dans les périodes de grand bouleversement. Des gens auraient aperçu sa silhouette danser devant des feux de forêt, d'autres ont raconté l'avoir vu surgir en pleine tempête ou lors des inondations printanières. Les sceptiques disent que seuls les esprits troublés ont déjà croisé le géant. Mais n'est-il pas justement troublé, mon esprit, ces temps-ci ? Et mon train qui déraile près d'un lac perdu, entre le Québec et le Labrador... Mon cœur s'emballe, menace de bondir hors de ma cage thoracique. Je dois faire un effort pour penser à respirer.

Approchant lentement et sans bruit, la silhouette du géant se précise, mais ça ne le rend pas plus rassurant. Ressaisis-toi, Marie Guilbaud ! Ça ne peut quand même pas être l'abominable homme des neiges ! Je vais remonter dans ma cabine, parler avec mon régulateur et attendre les secours. J'y suis presque, je n'ai plus qu'à contourner l'avant du train, à grimper les marches et à rouvrir la porte... mais tabarnak !

Je me ramasse en pleine face dans la neige. Ma lampe frontale s'éteint, mon marteau vole, et ma cheville droite craque comme du bois mort. Mon pied droit, engourdi, ne peut plus bouger. Il est encore pris dans la raquette, plantée dans la neige bizarrement dure à cet endroit.

Avec mes bras, encore plus trempés de sueur qu'avant, je me soulève de peine et de misère. Mais je retombe aussitôt, la bouche écrasée sur une surface chaude, douce, et nez à nez... avec un œil ! Rond, noir, grand ouvert. Affolée, je me redresse d'un coup sur mes coudes et me débats pour me débarrasser de mes raquettes. Mais ça ne fait qu'empirer la douleur de ma jambe et de mon pied droits.

Appuyée sur un coude, je commence à balayer la neige autour de l'œil, à grands coups de mitaine. Une grosse tête apparaît, aussi pâle que la neige. Un orignal blanc ! Un animal rare, que je n'ai jamais vu sauf en photo. Jugé sacré par les autochtones, qui s'interdisent de le tuer. Et moi, la métisse, j'ai roulé dessus avec mon train... Crisse ! La bête est encore tiède. Une légère vapeur sort de son épaisse fourrure d'hiver, de sa langue rose vif et de ses naseaux, comme si elle respirait encore. Puisqu'on est en janvier, elle a perdu ses bois. Ou est-ce une femelle ?

J'ai peur de regarder sous le nez de mon train. Le corps de l'orignal doit être en bouillie. Il a dû rester pris à l'avant de la loco. Le cœur me débat. Je veux juste me sauver. Mais ma jambe droite refuse toujours de bouger. Comme ma victime, je suis prise au piège. En gesticulant, je heurte les pattes de l'animal, qui se mettent à s'agiter dans tous les sens. *My God!* Il vit encore ! Il tente de s'échapper, et moi, je le retiens.

Une puissante odeur de sang me saute alors aux narines. Une tache noire grandit sur la neige, s'étale sur mes mitaines,

mon manteau, mon pantalon et ma figure, collante sous les flocons finissant de fondre. Mon repas de fruits de mer me remonte dans la gorge et gicle sur la tête de l'original, qui me fixe encore avec son gros œil effrayé et effrayant.

Un cri de mort retentit dans la nuit, se répercutant sur les monts alentour, et je comprends tout de suite de qui ça vient.

– *Noooooo! Don't touch it!* N'y touchez pas !

Le géant, que j'avais presque oublié. Il est anglophone, et c'est après moi qu'il gueule.

Toujours prisonnière de la neige, beurrée de sang et de vomi, je ne sais pas de quoi il parle. Il continue de crier, mais sa voix est maintenant couverte par des hurlements de bêtes. Des chiens ou des loups ? Il faut à tout prix que je rampe jusqu'à ma cabine, que j'appelle Sept-Îles avec ma radio. La compagnie enverra quelqu'un me chercher, comme c'est arrivé à un collègue récemment, rapatrié en hélico après s'être bloqué le dos en marchant le train. *Fuck*, non, impossible, c'était de jour ! Les hélicos ne volent pas de nuit par ici. Je suis à bout de force. Juste envie de brailler toutes les larmes de mon corps.

L'ŒIL

Le bruit lointain d'une tronçonneuse me réveille. Et une odeur de tabac sucré. Je suis à la pourvoirie¹ de mon père, sur la rivière Georges. C'est là que Jacques Guilbaud, 71 ans, se « ressource », à ce qu'il dit. Même s'il travaille autant là-bas que chez nous, à Schefferville, à chasser ou à pêcher avec ses gros clients américains, à laver les planchers des chalets, à empiler du bois, à faire des feux... Il n'arrête jamais, c'en est fatigant. Paraît qu'il n'était pas comme ça du temps où ma mère était là. Mais je ne m'en souviens pas, j'étais trop jeune quand Eva Gilpin nous a laissés. Mon père, mon frère et moi.

J'ai du mal à ouvrir les yeux. Depuis combien de temps je suis là ? Aucune idée. Je ne m'éternise jamais à la pourvoirie du Grand Jack, comme tout le monde l'appelle. Au bout de deux jours, j'ai déjà envie de foutre le camp. Il me tombe sur les nerfs, à me trouver dix mille tâches à faire quand je veux juste lire ou me relaxer.

« Reste pas là à broyer du noir ! Viens m'aider, ça va te faire du bien ! Encore au lit ? Allez, debout, feignasse, il fait un temps magnifique ! » Plus capable.

Qu'ai-je donc hérité de lui ? Sa minceur nerveuse ? Son regard gris acéré ? Son caractère ombrageux ? Difficile à dire. Je crois

1. Établissement qui offre des installations et des services (hébergement, transport, location d'équipement) pour la pratique de la chasse et de la pêche.

qu'on n'arrive jamais vraiment à se voir soi-même. Ni de l'extérieur ni de l'intérieur. Des gens qui l'ont connue m'ont déjà dit que j'étais le portrait craché de ma mère. L'autochtone. À cause de ma peau cuivrée, de mes pommettes hautes et de mes yeux vifs, percés comme deux fentes. « Mon Dieu que tu ressembles à Eva, toi ! C'était une sacrée belle sauvage ! » s'est permis un jour de m'envoyer un vieil ami de mon père.

N'empêche que, même s'il me met souvent hors de moi, je finis toujours par écouter mon père comme si je n'avais jamais grandi. Je me retrouve dehors avec lui à couper du bois, chacun avec sa tronçonneuse. Après il allume sa pipe, bourrée de ce tabac européen sucré dont il ne peut pas se passer. Il a l'air heureux et convaincu que je le suis aussi.

J'éternue trois fois de suite, super fort. « P'pa ! Peux-tu ouvrir la fenêtre ? » Je n'ai jamais renoncé à la cigarette, mais l'odeur de tabac dans la chambre le matin, non ! La tronçonneuse s'arrête. J'ouvre les yeux et me réveille pour de bon. La pièce est sombre, ce doit être le milieu de la nuit. Je discerne un foyer, où subsistent quelques braises. J'ai besoin d'air. J'essaie de me lever mais on dirait qu'un poignard cloue ma jambe droite au matelas et tourne dans la blessure.

Un cauchemar. Mon hurlement reste coincé dans ma gorge. Papa, au secours ! Viens m'aider ! Je veux crier mais suis incapable d'émettre le moindre son. Paniquée, j'avale une bouffée de fumée et tousse si fort que je manque de dégueuler. Et là, tout me revient. Le déraillement. Le géant sur le lac. L'original blanc. Mon haut-le-cœur...

Mes yeux commencent à s'accoutumer à la noirceur. Je ne reconnais rien, ni les murs couverts de livres, ni le lit, ni les meubles. Je ne suis pas du tout à la pourvoirie de Jack. À portée de main, je distingue une lampe et tâtonne pour

trouver l'interrupteur. J'accroche le fil, la lampe vacille mais je la retiens de justesse. Je finis par l'allumer. Sa lumière est douce mais ce qu'elle dévoile me fait sursauter. Quatre pattes d'original aux sabots fourchus et luisants sont ligotées avec un lacet de cuir. Reconverti en pied de lampe sado-maso, cet animal a l'air encore plus ridicule que moi. Au moins, je ne suis pas attachée.

Mais ce n'est pas le pire. Le lit est fou, moitié cercueil, moitié antiquité. Le matelas king-size est enfoncé dans une sorte de boîte en chêne, fabriquée avec des morceaux de bancs d'église toujours numérotés. La tête du lit est une porte de confessionnal avec un grillage et des sculptures complexes. Faut quand même être tordu pour avoir le goût de dormir ou de baiser là-dedans !

Le lit a été poussé sous une fenêtre. Sans doute pas depuis longtemps : les pattes ont laissé des traces profondes dans le tapis lie de vin, et on voit de la poussière plus ancienne tout autour. La toux me reprend, il faut que j'ouvre cette fenêtre, ça presse. Je me tourne avec difficulté. La douleur ne me lâche pas, et je suis empêtrée dans une lourde couverture de laine qui me pique la peau des jambes. Je tends le bras pour écarter la tenture et parviens à tirer le rideau. Le jour est levé, un rayon de soleil aveuglant fend la pièce. La fenêtre à battants n'a pas dû être nettoyée depuis un siècle mais elle est facile à ouvrir, la poignée vire du premier coup. L'air glacial entre d'une traite. Je l'aspire à pleines narines, à m'en étourdir.

Ce que je vois en rouvrant les yeux est plus glaçant que l'hiver de la Côte-Nord. Mon haleine se fige dans le soleil froid. L'original blanc est là, juste devant la fenêtre. La bête que j'ai écrasée sous les roues de mon train me dévisage de ses yeux

vides, d'où s'écoulent des larmes rouges. Sa grosse tête trône sur une table de bois. Ses naseaux ne sont plus que deux trous sanguinolents. Sa langue, devenue presque aussi blanche que sa peau, semble me narguer. Et ses oreilles sont dressées comme pour entendre ce que j'ai à dire pour ma défense.

Secouée, je me replie à l'intérieur et ferme la fenêtre. C'est quoi cette mise en scène débile ? Qu'est-ce que je fous ici ? L'air frais a chassé la fumée, et une odeur nouvelle monte dans la chambre. De la bouffe. D'un coup, j'ai l'eau à la bouche. Mon estomac me rappelle son existence. Je meurs de faim. Je ne pense plus qu'à manger. J'en oublie ma douleur à la jambe.

Sur un guéridon que je n'avais pas encore vu, à côté du lit-confessionnal, une assiette et des ustensiles à manche de corne m'attendent. Une cloche en argent cabossée et ternie retient la chaleur mais laisse échapper une alléchante odeur de viande grillée. J'étire un bras pour la soulever, mais ma blessure à la cheville se réveille et m'arrache un cri. Mon bras cogne durement contre l'un des maudits bancs d'église qui forment le lit. Ne pas se décourager. En sueur, je refais une tentative avec la seule aide de mes coudes, gagnant centimètre par centimètre sur le matelas, qui semble s'élargir à mesure que j'avance.

Je finis par atteindre le guéridon. Je me rue sur la cloche, qui tombe sans bruit sur le tapis. J'agrippe l'assiette et les couverts, et je réussis à m'asseoir dans le lit sans renverser le plat. Une montagne de purée de patates et deux longues tranches de viande rôtie hérissées de quelques poils rebelles. Du museau d'orignal, de toute évidence prélevé sur la bête qui m'observe, de l'autre côté de la fenêtre. J'en ai déjà goûté à la pourvoirie. Les vieux Innus disent qu'en manger donne du flair. Je ne cracherais pas là-dessus en ce moment.

Je m'attaque donc au museau, à grosses bouchées impatientes. C'est gélatineux, tiède, mais c'est la meilleure viande de ma vie. La purée aussi est délicieuse ! Je dévore, je me lèche les babines, j'avale les patates tout rond, et manque encore une fois de m'étouffer. Je récure le fond de l'assiette avec ma langue. Repue, je m'écrase sur un gros oreiller. J'ai le ventre tendu comme une peau de tambour. J'en entends un résonner dans ma tête, en écho avec mon cœur. J'ai envie de dormir. Je replace l'assiette sur le guéridon, où se trouvent aussi une vieille carafe argentée... et un petit bol. Un dessert ? Rassasiée ou pas, je ne dirais pas non. Mais mon espoir de sucrerie s'effondre dans la seconde. Le bol contient une grosse bille brunâtre et vitreuse, que je reconnais tout de suite : l'œil de mon orignal. Je sens ma salive se dessécher. Horrifiée, je jette le bol loin de moi, il s'éclate sur le miroir accroché au mur en face du lit, et l'œil de l'orignal roule je ne sais où. La douleur, la fatigue, la peur, l'incompréhension, les battements de tambour... c'est un vrai bordel dans ma tête. Je n'agis que par réflexe. Une bête aux abois.

Une bête bien mal arrangée. C'est seulement en apercevant mon reflet dans le miroir que je le réalise : je porte du linge que je n'ai jamais vu de ma vie. Une chemise de nuit de grand-mère en coton jauni et une veste de laine beige trop grande pour moi, avec des motifs d'originaux bruns et de sapins verts. Ma chevelure noire en bataille, mes yeux cernés... J'ai l'air d'une vraie folle. Je n'ai même pas pensé à regarder ma blessure. Je pousse la couverture piquante et retrousse la chemise, inquiète de ce que je vais trouver dessous.

Ma cheville droite est prise dans une attelle qui a dû être faite sur place, la nuit de mon accident. Deux morceaux de bois grossiers et de l'écorce qui semble aussi solide que du plâtre.

Mais quelque chose ne va pas. Les orteils qui dépassent sont bleus, presque noirs. *Shit!* Ma cheville est-elle cassée? Ou ma jambe? Et... *My God!* Est-ce le géant du lac qui m'a ôté mon uniforme de travail? Qu'a-t-il fait de mon train? L'a-t-il laissé là, sur la voie, à moins de deux kilomètres du tunnel 23? Toutes ces questions rebondissent comme des balles impossibles à saisir.

J'ai une soif terrible. Sans prendre le temps de vérifier son contenu, j'empoigne la carafe, j'arrache le gobelet qui lui sert de bouchon et m'abreuve directement au goulot. C'est une boisson surprenante, fraîche, fruitée, un peu sucrée, délicieuse. Je l'avale si vite que j'en ai le hoquet. Le liquide déborde sur mon menton, que j'essuie avec ma manche, aussitôt tachée de rouge.

Ce n'est qu'en reposant la carafe que j'aperçois l'enveloppe qui était dessous. Avec mon nom écrit en belles lettres noires: Marie Guilbaud. Et un cachet de cire, rouge comme le breuvage que je viens d'ingurgiter. Avant de le briser, je remarque les initiales sur le cachet: J. M. Je déchire l'enveloppe d'un doigt et j'en sors une feuille pliée en deux. Elle tremble dans mes mains quand je lis le message qui m'est adressé:

Dear Marie,

When he feeds on the life of the sacred beast, the animal becomes immortal and the hunter finds atonement...

Regards, Jonas Melville¹

1. Chère Marie,

Lorsqu'il se nourrit à même la bête sacrée, l'animal devient immortel, et le chasseur est expié...

Salutations, Jonas Melville.

LA TENTE

Mes cuisses nues sont à vif. Maudite couverture de laine ! Elle m'en rappelle une autre, tout aussi irritante. Celle que je portais sous la tente à sudation. Je ferme les yeux pour chasser le souvenir mais il s'incrute.

Je suis sous la tente avec mon ami Noah. Noah Bearskin, l'ours, comme on l'appelle. La sauge crépite et fume sur les grands-pères brûlants. Les grands-mères pleurent, sur le bord de se fendre. Ma chemise est à tordre. Trempée comme une guenille. Je ne transpire pas, je dégouline. Moi qui déteste à mort les petits espaces clos, l'absence de lumière et d'air surtout, j'ai dû me forcer à entrer ici. Mais je n'avais plus le choix. Je ne pouvais plus repousser ce moment.

Nous nous connaissons depuis la petite école, et Noah est pour moi presque un frère, plus proche en tout cas que mon propre frère. Devenu chaman, Noah disait que c'était seulement là, sous la tente à sueur, que je pourrais rejoindre ma mère. Vrai que je l'ai cherchée dans le monde réel, sans aboutir à rien. Après le cégep¹, j'étais montée là-haut, chez les Cris, dans sa communauté d'origine. Mais mon pèlerinage n'avait fait que me déchirer davantage.

À mon retour de la Californie, Noah n'insistait pas trop.

1. Collège d'enseignement général et professionnel. Ces institutions offrent un double cursus préuniversitaire et technique.

« Tu le feras quand tu seras prête, Marie. » Je l'écoutais, je me moquais un peu de lui. Je le traitais de gourou en riant. Il riait avec moi et je n'y pensais plus.

Mon ami a tellement changé, je ne l'ai pas reconnu quand je suis revenue de Los Angeles. Oh, il a toujours sa longue silhouette d'ado, ses yeux taillés en fentes comme les miens et sa peau mate, marquée de cicatrices de varicelle. Mais il est devenu un autre homme. Il jure que renouer avec la spiritualité des anciens lui a permis de trouver son âme profonde, de guérir ses blessures et même de pardonner les manquements de ses parents, une mère qui l'avait eu trop jeune et un père souvent perdu dans l'alcool.

Pour moi, le décalage a été intense. Je venais de quitter le clinquant de ma vie de femme riche et désœuvrée à Los Angeles, un mari, Mark, absorbé par l'argent, et quelques copines de circonstance auxquelles je ne m'étais pas attachée. Je retrouvais l'amitié pure, sincère de Noah. Mais il était désormais voué à une spiritualité qui m'était étrangère, ma mère absente ne m'en ayant évidemment rien transmis. Je me suis sentie écartelée.

Au début, je le croyais désespéré, je pensais qu'il s'accrochait à sa croyance toute neuve comme autrefois à sa bouteille. N'était-ce pas ce qu'il avait fait depuis notre adolescence ? S'adonner à chaque vice lui tombant sous la main, alcool ou drogue, souvent les deux en même temps ? Avec des périodes d'accalmie, mais qui ne duraient pas ? Au début, donc, je l'ai un peu pris en pitié avec sa dépendance spirituelle. Puis j'ai compris que c'était moi qui étais dans le champ : Noah avait trouvé quelque chose qui me faisait défaut. Dans la culture ancestrale, il a puisé une force et même une fierté. Et alors